

ver indestructible. Et cet homme était Pestalozzi lui-même.

Il avait l'habitude, à chaque jour de l'an, d'adresser à toute sa maison un discours dans lequel il passait en revue l'année écoulée, et parlait à cœur ouvert sur l'état de son œuvre, sur les craintes et les espérances qu'elle lui faisait concevoir.

Son discours du 1<sup>er</sup> janvier 1808 est plein de tristesse et de découragement ; il le prononça à côté de son cercueil ouvert qu'il avait fait apporter dans la salle du culte. Nous en traduisons la plus grande partie :

« L'ancienne année est écoulée ; la nouvelle est là. Je suis au milieu de vous, mais non pas avec la joie qui vous paraîtrait naturelle dans ma position. Il me semble voir aussi mon heure s'approcher. Il me semble entendre une voix qui crie sur ma tête : Rends compte de ton administration, car tu vas mourir.

» Puis-je me rendre un témoignage favorable ? Ai-je bien administré, envers Dieu, envers les hommes, envers moi-même ?

» Je suis heureux, et le bruit de mon bonheur m'ébourdit comme le bourdonnement d'un essaim d'abeilles qui cherche un refuge. Mais je dois mourir. Et que me dit ce bourdonnement ? que je ne mérite pas ce bonheur ; que je ne suis pas heureux. L'année écoulée n'a pas été heureuse. La glace s'est rompue sous mes pieds, là où je voulais marcher d'un pas sûr. L'œuvre de ma vie m'a montré des lacunes que je ne soupçonnais pas. Le lien qui nous unit tous s'est trouvé faible là où je le croyais le plus fort. J'ai vu la perdition pénétrer là où je croyais avoir fondé solidement le salut. J'ai vu se développer le dépit là où je croyais à la tranquillité. J'ai vu l'amour se refroidir quand je ne doutais pas de son ardeur. J'ai vu la confiance disparaître tandis que j'en avais besoin pour vivre et pour respirer... Vous voyez là mon cercueil. Que me reste-t-il ? l'espoir du tombeau. Mon cœur est déchiré. Je ne suis plus ce que j'étais hier. Je n'ai plus l'amour, je n'ai plus la confiance, je n'ai

## CHAPITRE XIV

### Décadence de l'institut.

Pestalozzi est le premier à la signaler ; ses causes ; Pestalozzi demande à la diète suisse une inspection de son institut ; rapport du père Girard ; polémique de Niederer contre les journaux détracteurs de l'œuvre ; opposition entre lui et Schmid ; ce dernier quitte l'institut ; les discours de Pestalozzi à sa maison ; nouveaux collaborateurs ; Marc-Antoine Jullien fait arriver à Yverdon des élèves français et quelques maîtres ; Alexandre Boniface ; maladie de Pestalozzi ; les alliés en Suisse ; Pestalozzi et le tsar à Bâle ; la paix rend à l'institut une nouvelle prospérité apparente ; élèves et visiteurs nombreux ; *A l'innocence, au sérieux et aux nobles sentiments de ma patrie* ; un mot d'actualité, par Pestalozzi ; le docteur Bell à Yverdon ; embarras intérieurs de l'institut ; rappel de Schmid ; mort de M<sup>me</sup> Pestalozzi ; l'esprit dominateur de Schmid mécontente les autres maîtres ; ils abandonnent l'institut.

A la fin de 1807, lorsque l'établissement d'Yverdon brillait de son plus grand éclat, et qu'il excitait l'admiration des savants et des souverains ; lorsqu'il attirait déjà de tous les pays une foule d'élèves, de disciples et de visiteurs et qu'il remplissait de joie et d'espérance tous les maîtres qui y enseignaient, un seul homme en était mécontent, un seul homme y voyait une œuvre manquée, incapable de subsister, semblable à une plante dont la racine est rongée par un

plus l'espérance. Pourquoi vivrais-je encore ? Pourquoi Dieu m'a-t-il préservé miraculeusement sous les pieds des chevaux <sup>1</sup> ? Il est déchiré le bandeau qui laissait croire à la valeur de ma vie. Il a disparu le songe qui me trompait sur ma propre valeur et sur mon bonheur. Qu'ai-je à faire encore dans un monde où je n'ai cessé de m'abuser, et tout particulièrement sur moi-même. Et dans une heure, peut-être m'abuserai-je encore. Cependant l'heure présente, cette première heure de l'année, doit au moins mettre sans illusion la vérité devant nos yeux. J'ai attaché beaucoup trop de prix à un bonheur que je ne méritais pas...

» J'ai entrepris mon œuvre, pauvre, faible, abaissé et indigne, incapable et ignorant. C'était une folie pour le monde, mais la main de Dieu veillait sur moi. Mon œuvre se fit. Je trouvai des amis pour mon cœur et pour mon œuvre. Je ne savais pas ce que je faisais, je savais à peine ce que je voulais. Et l'œuvre se fit. Elle sortit du néant comme la création. Elle est l'œuvre de Dieu... Reconnaissez, amis, que c'est l'œuvre de Dieu. Et que l'œuvre de Dieu nous unisse de nouveau, non point comme les méchants s'unissent, mais comme l'œuvre de Dieu unit les anges avec les anges ! Vous avez été étonnés de me voir sauvé des pieds des chevaux ; mais mon œuvre a été sauvée d'une manière plus éclatante encore que mon pauvre corps. C'est un miracle que je sois encore là ! C'est un plus grand miracle encore que mon œuvre ait échappé aux dangers de Berthoud, de Munchenbuchsee et d'Yverdon !

» De nouveaux dangers la menacent. Avec Dieu elle les surmontera. Mais moi, les surmonterai-je ? Mon cœur en doute ; il est craintif et agité. Je sens que je ne mérite pas mon bonheur, il finira. Mais mon œuvre ne finira pas avec lui. Ce qui est or ne brûle point, et ne fait que se purifier dans la fournaise ardente...

<sup>1</sup> Au mois de décembre précédent, par une nuit obscure, Pestalozzi se trouvait avec Krusi à la descente de Cossonay, lorsqu'il fut renversé par des chevaux, piétiné et roulé dans un fossé, d'où Krusi le retira les habits en lambeaux, mais sans une égratignure. Pestalozzi rendit aussitôt grâce à Dieu de cette préservation miraculeuse.

» Mais ce n'est point par moi que mon œuvre subsistera. Elle ne le peut. Ma vie n'en était pas digne. Je manquais de force pour la vérité, et d'innocence pour l'amour... Le bonheur ne me manqua jamais, mais je n'ai jamais su le fixer. Il échappait de mes mains, tandis qu'un petit enfant aurait su le retenir... Jeme suis attribué le bien que Dieu faisait en ma faveur. Dans ma folie, j'ai cru que je faisais les miracles qui éclataient autour de moi. Je me suis laissé louer pour ce que je n'avais point fait, et je me suis cru l'auteur d'une œuvre qui n'était point la mienne...

» Cette œuvre avait été fondée par l'amour. L'amour a disparu du milieu de nous ; il devait disparaître. Nous nous trompions sur les forces qu'exige cet amour ; il devait disparaître. L'œuvre exigeait une grande patience, je ne l'avais pas. J'étais impatient, quand j'aurais dû être reconnaissant. O Dieu ! comment en suis-je venu là ? Comment suis-je tombé dans cet abîme ? Je le sais, ô Dieu, et devant ta face et devant mes amis, je veux le dire ouvertement. Mon aveuglement est devenu tel que je ne l'aurais pas cru possible. O Dieu ! par une suite de miracles, tu édifiais sans moi, tu maintenais sans moi, et j'ai cru qu'il fallait peu de chose pour maintenir. Puis, quand j'ai vu que ce maintien exigeait énormément de forces, j'ai voulu faire faire aux autres ce que je ne faisais pas moi-même, et j'exigeais sans ménagement ce que j'aurais dû implorer avec humilité, et je voulais maintenir la vie dans ma maison par des forces que mes fautes et ma faiblesse bannissaient du milieu de nous. Voilà ce qui a produit parmi nous la mésintelligence. Voilà ce qui a rompu des liens que je croyais formés pour toujours. Voilà ce qui a séparé des cœurs que je croyais indissolublement unis.

« Voilà où j'en suis. Voilà mon cercueil. Voilà ma consolation. Je ne suis plus en état de porter secours. Le poison, qui est au cœur de notre œuvre, s'augmente parmi nous ; et aujourd'hui, la gloire mondaine va l'accroître encore.

» O Dieu, accorde-moi que nous ne restions pas plus longtemps dans notre aveuglement ! Les lauriers qu'on

jette sur nous ne recouvrent qu'un squelette. Je vois devant mes yeux le squelette de mon œuvre, en tant qu'elle est mon œuvre. J'ai voulu le mettre devant les vôtres. Ce squelette, qui est dans ma maison, je l'ai vu apparaître devant mes yeux couvert de lauriers ; mais tout à coup les lauriers ont été consumés par le feu. Il ne supportera pas le feu de l'affliction qui viendra, qui doit venir sur ma maison ; il disparaîtra, il doit disparaître. Mon œuvre subsistera, mais les conséquences de mes fautes ne passeront point. Elles m'écraseront ; mon salut, c'est mon tombeau.

» Je m'en vais ; mais vous restez. Que ces paroles demeurent en traits de flamme devant vos yeux !

» Amis, devenez meilleurs que je ne fus, afin que Dieu achève par vous son œuvre qu'il n'a point achevée par moi. N'amassez point par vos fautes devant vos pas les obstacles que moi, par mes fautes, j'ai amoncelés sur mon chemin. Ne vous laissez pas abuser comme moi par les apparences du succès.

» Vous êtes appelés à un grand sacrifice, à un sacrifice absolu ; sinon vous ne sauverez pas mon œuvre.

» Jouissez des jours du présent, jouissez de la plénitude de l'honneur du monde, qui pour nous est monté au plus haut degré ; mais sachez qu'il passera comme la fleur des champs, qui s'épanouit pour un peu de temps, puis disparaît.

» Encore une fois, tournez vos regards vers mon cercueil. Peut-être que cette année même il renfermera mes os ou les os d'une femme qui a sacrifié pour moi tout le bonheur de sa vie... Je vois déjà ces murs tendus de deuil, parce que ce cercueil aura été mis dans la terre, parce que moi ou ma femme, ou peut-être tous deux, nous serons descendus dans la tombe. Qu'alors nos os reposent en paix ! Que vos larmes d'amour et de pardon coulent sur notre tombeau, et que la bénédiction de Dieu demeure sur vous. Je marche vers ma fin avec tranquillité et avec espérance. Mais il est un autre malheur possible, et dont la perspective m'est affreuse : je pourrais vivre et voir mon œuvre tomber en ruine par l'effet de mes fautes ; je ne pourrais pas le supporter. Alors je

tendrais de deuil les murs de ma chambre, et je m'y cacherais pour toujours aux yeux du genre humain dont je ne me sentirais plus digne. »

Ce discours est trop caractéristique, trop étonnant pour que nous ayons pu, comme les autres biographes de Pestalozzi, nous borner à en citer quelques passages. Néanmoins nous l'avons abrégé autant que possible, en supprimant tout ce qui n'était que développement ou même répétition d'idées déjà énoncées.

Est-ce bien un chef d'institution qui parle ainsi à sa maison ? Est-ce bien au moment de sa plus grande prospérité qu'il se croit obligé de tenir un pareil langage ? Sans doute, chez Pestalozzi, en fait de franchise, de sincérité et d'humilité, rien ne peut nous surprendre. Mais encore, quelle raison avait-il de penser ainsi sur l'état et sur l'avenir de l'institut ? C'est ce que nous devons expliquer.

Et d'abord, Pestalozzi sentait instinctivement, vaguement peut-être, et il sentait seul alors, que son œuvre, pour autant qu'il voulait la réaliser dans son institut d'éducation, était une impossibilité. Il s'en est expliqué à la fin de sa vie dans le livre intitulé : *Mes destinées* (meine Lebensschicksale) en disant : « Je me suis perdu à Berthoud déjà par une entreprise qui était une folie, un non-sens. » En effet, quand on se rappelle que Pestalozzi voulait, pour l'enseignement, suivre, dès les premières années de la vie, un ordre complètement différent de celui qui était ailleurs en usage, un ordre génétique et sans lacunes, qu'il comptait sur les forces acquises par l'enfant dans ses premiers exercices pour lui faire surmonter de lui-même les difficultés des exercices suivants, on ne comprend pas qu'on ait cru pouvoir suivre une marche pareille dans un établissement qui recevait des élèves de tout âge et de tout pays. Arrivait-il un grand garçon à l'institut ? on ne pouvait ni lui faire commencer les pre-

miers éléments avec de petits enfants, ni le placer dans une classe supérieure pour laquelle il n'était pas préparé. Cette difficulté, qui se renouvelait souvent, obligeait à des moyens termes qui faussaient la méthode sans cependant satisfaire à ce qu'exigeait l'instruction des élèves.

Puis Pestalozzi fondait son influence morale et disciplinaire sur les rapports de la vie de famille ; il voulait être le père de ses élèves. Cette belle et touchante fiction de paternité, qui lui avait réussi dans ses premières expériences, qui y était devenue une réalité vivante et salutaire, ne pouvait plus se soutenir dans un institut qui était un monde, par le grand nombre des élèves, par les diversités de langue et de culture, d'antécédents et d'habitudes. A Yverdon, Pestalozzi y échoua malgré d'héroïques efforts. En vain il répartit les élèves entre ses collaborateurs chargés de le remplacer et de lui rendre compte ; en vain il les appela à tour de rôle dans son cabinet pour leur parler familièrement ; en vain il leur adressait caresses et exhortations quand il les rencontrait : ils continuèrent bien à l'appeler père (Vater Pestalozzi), mais il ne les connut plus comme un père doit connaître ses enfants. Ainsi la discipline d'affection disparut peu à peu, sans être remplacée par celle des collèges, qui est plus ou moins une discipline de caserne ; ainsi, à l'institut d'Yverdon, la vie de famille se changea bientôt en une sorte de vie publique mal réglée.

On a vu que Pestalozzi se plaint surtout de ce que l'amour et la concorde n'existent plus dans sa maison ; c'était bien là le grand mal, celui qui fut la cause effective de sa ruine. Mais il en assume lui-même la faute ; il l'attribue à son impatience, à ses exigences ; ici il se fait tort avec une magnanimité qui aurait dû toucher tous les cœurs. Quand il eut pour collaborateurs Niederer et Schmid, il eut deux puissants auxiliaires, tous

deux précieux et en quelque sorte nécessaires pour l'exécution de ses projets. Mais ces deux hommes ne purent ni l'un ni l'autre s'identifier avec lui, comme l'avaient fait ses premiers collaborateurs, avec une abnégation, une simplicité et un cœur d'enfant.

Niederer avait saisi la pensée du maître par son côté philosophique, théorique et spéculatif ; il la formulait d'une manière qui, sans contenter entièrement Pestalozzi, lui paraissait cependant utile pour la répandre au dehors et la faire connaître aux savants. C'était vers cette idée philosophique, telle qu'il se l'était faite, qu'il attirait sans cesse Pestalozzi, s'opposant à tout ce qui lui paraissait une déviation du principe. Mais Niederer n'était point un homme pratique pour ce qui tenait à l'administration, à l'économie et à la discipline. Sous ce rapport il ne pouvait suppléer à ce qui manquait à Pestalozzi.

Schmid, au contraire, n'appréciait guère, dans l'œuvre de son maître, qu'une excellente méthode pour enseigner les mathématiques ; et cette méthode, il l'avait développée et appliquée avec un succès qui faisait l'admiration des visiteurs, et qui, plus que toute autre chose, avait contribué à la réputation de l'institut. Puis, pour l'administration et la discipline, il suppléait Pestalozzi avec un grand savoir-faire pratique, au service d'une volonté de fer. Schmid était un praticien utilitaire, et c'était de ce côté qu'il attirait Pestalozzi ; il prenait peu de souci des principes quand il était question de maintenir et d'étendre la réputation et la prospérité matérielle de l'institut.

On le voit, ces deux hommes sollicitaient Pestalozzi en sens contraire ; leur influence était incompatible ; chacun d'eux avait besoin de l'emporter. Ils ne pouvaient ni se comprendre ni s'aimer. Cet antagonisme avait rompu l'harmonie parmi les membres de la grande famille, et voilà pourquoi Pestalozzi disait avec

une profonde douleur : « L'amour a disparu du milieu de nous. »

Telles étaient les causes de ruine que Pestalozzi découvrait dans son institut au 1<sup>er</sup> janvier 1808. Pendant plus de quinze ans il lutta contre elles, parfois avec un succès momentané; enfin, après bien des vicissitudes, il en fut écrasé, et il subit cet affreux malheur qu'il avait tant redouté : il survécut à toutes ses entreprises.

Il nous reste à raconter les diverses phases de cette triste période de décadence. En face d'un dénouement inévitable, ce récit n'aurait qu'un médiocre intérêt si nous n'avions toujours avec nous le cœur et le génie de Pestalozzi, lesquels ne faiblirent point; car si le vieillard devint de plus en plus inhabile et incapable pour les affaires de la vie, s'il finit par être soumis à la volonté d'autrui avec une confiance aveugle qui lui fit faire faute sur faute, il conserva néanmoins, jusqu'à son dernier jour, et son amour ardent pour les pauvres et les faibles de ce monde, et le travail inventif, original et puissant d'une pensée toujours appliquée à la réforme éducative qui avait été le but de sa vie. Pour suivre désormais la pensée de Pestalozzi, nous trouverons une précieuse ressource dans les discours qu'il prononçait devant tout l'institut réuni aux principales solennités de l'année, surtout à Noël, au jour de l'an et à l'anniversaire de sa naissance. C'étaient des épanchements de son cœur, où ses craintes et ses espérances, ses tristesses et ses joies, ses idées et ses sentiments se montraient entièrement à découvert : on y retrouve sans cesse sa foi religieuse, son amour des hommes, son ardent désir de relever le peuple, et les vues éducatives par lesquelles il cherchait à y parvenir. La plupart de ces discours ont été fidèlement recueillis, et publiés à diverses reprises. On les trouve maintenant réunis dans la collection de Seyffarth, tome XIII.

Le discours de Pestalozzi, au 1<sup>er</sup> janvier 1808, avait péniblement surpris tous les maîtres, mais il ne les avait point persuadés de l'existence du mal qui minait l'établissement. Tous s'efforcèrent de rassurer le vieillard en lui montrant la prospérité de l'institut et sa réputation qui allait croissant en tout pays; ils y réussirent d'autant mieux que, en cette année 1808, l'admiration des visiteurs et d'éclatants témoignages venus de haut et de loin semblaient donner raison à leur manière de voir. Ainsi Pestalozzi reprit son courage et ses illusions; mais sa confiance et sa sécurité ne furent pas de longue durée; il recommença à trouver que l'institut allait mal, tandis que ses collaborateurs affirmaient qu'il allait bien. Et ceux-ci se croyaient tellement bien fondés dans leur opinion que, pour lever tous les doutes de Pestalozzi, ils lui proposèrent de demander à la diète helvétique une inspection officielle de son institut. Le vieillard y consentit <sup>1</sup>.

En juin 1809, la diète était réunie à Fribourg, lorsqu'elle reçut la demande de Pestalozzi; se conformant à son désir, elle nomma une commission composée de MM. Abel-Mérian, membre du Petit conseil de Bâle, Trechsel, professeur de mathématiques à Berne, et le père Girard, à Fribourg, pour inspecter l'institut d'Yverdon.

Les commissaires arrivèrent au château en novembre 1809 et y passèrent cinq jours, interrogeant maîtres et élèves et examinant tout avec le plus grand soin.

Il est curieux de voir comment le père Girard parle de cette inspection dans son livre *De l'enseignement régulier de la langue maternelle* <sup>2</sup>, qu'il publia trente-sept ans plus tard.

<sup>1</sup> Schmid seul était opposé à cette inspection, reconnaissant que l'institut ne présentait point encore un ensemble d'études assez complet.

<sup>2</sup> Ouvrage publié à Paris, en 1846, et couronné par l'Académie française.

« Cultiver l'esprit de la jeunesse était mon intention comme mon devoir ; mais je ne comprenais pas encore bien quel éminent service la langue maternelle pouvait me rendre à cet égard. C'est en visitant d'office l'institut de M. Pestalozzi, à Yverdon, en m'entretenant avec mes deux respectables collègues, puis en m'occupant très sérieusement du rapport officiel que j'étais chargé de rédiger, que le clair-obscur où j'étais se changea en vive lumière pour moi. Dans une visite précédente, j'avais fait à mon vieil ami Pestalozzi l'observation que les mathématiques exerçaient chez lui un empire que je trouvais démesuré, et que j'en redoutais les résultats pour l'éducation. Là-dessus il me répondit vivement à sa manière : « C'est que je veux que mes enfants ne croient rien que » ce qui pourra leur être démontré comme deux et deux » font quatre. » Ma réponse fut dans le même genre : « En ce cas, si j'avais trente fils, je ne vous en confierais pas un ; car il vous serait impossible de lui démontrer, » comme deux et deux font quatre, que je suis son père, » et que j'ai à lui commander. » Ceci amena une explication sur l'exagération qui lui était échappée, ce qui n'était pas rare chez cet homme de génie et de feu, et nous finîmes par nous entendre.

» Cependant la prééminence exagérée des mathématiques existait dans son institut, et cela au détriment de la langue maternelle, que l'on cultivait incomparablement moins. Mes collègues et moi, nous fûmes frappés d'une autre anomalie. Nous trouvâmes que les élèves avaient atteint un degré éminent dans les mathématiques abstraites, mais que dans les calculs de la pratique ordinaire ils étaient au-dessous de toute attente. »

Cette dernière critique renferme une erreur manifeste qu'on aurait peine à comprendre de la part d'un homme supérieur comme le respectable père Girard, si l'on ne savait combien il est difficile de se placer tout à coup à un point de vue différent de celui dont on a une longue habitude. Pestalozzi ne voulait pas des calculs abstraits pour les enfants ; c'était sur des nom-

bres concrets qu'il les exerçait dès le début, et ses élèves faisaient avec facilité tous les calculs de la vie pratique. Mais ils les faisaient de tête ; le calcul de chiffres ne venait que plus tard, et ils y restaient longtemps faibles et peu exercés. Or, ce sont précisément les procédés fondés sur la convention arbitraire de notre système de numération écrite, qui constituent un calcul abstrait ; ce sont ces procédés que le père Girard appelle ici *les calculs de la pratique ordinaire*, et dans lesquels il a trouvé les élèves *au-dessous de toute attente*.

L'inspection terminée, les maîtres de l'institut et les commissaires se séparèrent assez peu contents les uns des autres. A Yverdon, on prévoyait que le rapport serait défavorable. Pestalozzi s'y était attendu, mais Niederer et ceux qui partageaient son illusion en étaient surpris et irrités ; ils croyaient qu'ils étaient mal jugés. Il avait été convenu que des documents écrits seraient envoyés aux commissaires pour les éclairer d'une manière encore plus complète. Ce fut le sujet d'une correspondance très verbeuse de la part de Niederer avec Abel Mérian, président de la commission, et avec le père Girard, chargé de rédiger le rapport. Niederer disait que la commission n'avait point pénétré jusqu'à l'esprit de l'institution, qu'elle n'en avait saisi que la forme variable et non point l'idée invariable. A quoi les commissaires répondaient que leurs instructions les avaient chargés d'examiner des faits et non point des idées.

Dans une lettre du 31 janvier 1810, le père Girard dit à M. Abel Mérian qu'il est surpris de n'avoir point encore reçu les documents qui devaient lui être envoyés d'Yverdon, puis il ajoute : « Mon avis est que l'institut ne méritait pas qu'on s'en occupât comme on l'a fait. Depuis que je l'ai considéré sous toutes ses faces, je le trouve de beaucoup inférieur à l'école can-

tonale d'Aarau, à l'institut de Saint-Gall, pour ne rien dire des anciennes institutions. Il est inconcevable qu'il ait acquis tant de célébrité et de vogue. »

Voici comment Pestalozzi jugea plus tard le travail de la commission : « Les commissaires furent d'abord effrayés de voir combien l'on négligeait chez nous l'enseignement de quelques objets ordinaires qui sont traités avec le plus grand soin dans les moindres écoles ; alors ils n'eurent plus ni foi ni courage pour pénétrer plus profond, et bien des bonnes choses leur échappèrent. Leur rapport place notre œuvre beaucoup plus bas qu'elle ne le mérite. » Mais si Pestalozzi pensait que la commission n'avait pas vu tout le bien, le père Girard, lui, croyait n'avoir pas vu tout le mal ; car il disait déjà le 9 décembre 1809 : « D'ailleurs l'institut nous a caché bien des choses. »

Le rapport du père Girard parut en français, en septembre 1810, et la traduction allemande par Bernard Hüber en octobre. Il était rédigé avec beaucoup de modération et de ménagement envers Pestalozzi, qui n'eût certainement pu désirer un juge plus digne que le père Girard ; cependant il signalait, dans l'enseignement donné à l'institut, de graves lacunes. Il louait la discipline de la maison, mais il déclarait l'enseignement religieux insuffisant et blâmait le plan adopté par Niederer pour cette branche dont il était chargé. Il lui reprochait de commencer son cours par une sorte de religion naturelle, de passer ensuite à l'Ancien Testament, et de n'aborder l'Evangile que dans la préparation des élèves à la sainte cène, et seulement à la demande de leurs parents.

Nous pouvons affirmer, et par notre propre expérience, que tel n'était point le plan habituel de M. Niederer. Nous avons suivi ses leçons de religion chez Pestalozzi, à l'époque même de l'inspection, dans une classe d'enfants de huit à neuf ans, où l'on nous faisait

lire tout d'abord l'Evangile selon saint Matthieu, et nous apprenions par cœur une partie du *Sermon sur la montagne*. Mais nous le répétons, il n'y avait dans l'enseignement, à l'institut d'Yverdon, rien de bien régulier et de bien suivi, si ce n'est pour les mathématiques, où l'on ne subissait pas tant de changements.

Le rapport du père Girard disait en finissant :

« L'instruction donnée dans l'institut de Pestalozzi n'est pas en harmonie avec celle des établissements d'instruction publique. L'institut n'a d'ailleurs pas travaillé à établir cette harmonie. Résolu à chercher à tout prix le développement des facultés de l'enfant d'après les principes de Pestalozzi, il n'a tenu compte que de ses vues propres, et il témoigne d'un zèle ardent à s'ouvrir de nouvelles voies, dussent-elles être en tout opposées à celles que l'usage a consacrées. C'était peut-être le seul moyen d'arriver à des découvertes utiles ; mais cela a rendu toute harmonie avec les établissements publics impossible. L'institut va son propre chemin, les établissements publics suivent le leur, et il n'est pas probable que les vues puissent bientôt se rencontrer. Dommage que la force des événements pousse toujours Pestalozzi à côté de la voie que lui traçaient son zèle et son cœur ! Mais on rendra toujours justice à ses bonnes intentions, à ses nobles efforts, à son inébranlable persévérance. Profitons des idées excellentes qui sont à la base de son œuvre, suivons les exemples instructifs qu'elle nous donne, mais plaignons le sort d'un homme que la force des circonstances a toujours empêché de réaliser ce qu'il avait envie de faire. »

Ce rapport fut présenté à la diète, qui, réunie à Soleure en 1811, vota des remerciements à Pestalozzi, et ne s'en occupa plus.

Cependant, depuis plusieurs années déjà, l'œuvre de Pestalozzi était en butte à des attaques assez vives, dans diverses publications de la Suisse et de l'Allemagne. Toute réforme qui exige des efforts et une